

Source : https://usbeketrica.com/article/populisme-vs-renouveau-citoyen-que-faire-quand-la-societe-coule?utm_source=actus_lilo

Téléchargement 17 12 2016

Populisme vs renouveau citoyen : que faire quand la société coule ?

Yves Patte



L'époque actuelle peut paraître incompréhensible. D'un côté, l'accession au pouvoir de leaders populistes, la libération de la parole raciste et des déchaînements de haine envers les réfugiés ; de l'autre, l'émergence de mouvements citoyens qui consacrent, dans la veine du film *Demain*, des initiatives solidaires, de partage, éco-responsables. Analyse de ces dynamiques antagonistes, par [Yves Patte](#), sociologue et lecteur participatif d'*Usbek & Rica*.

Les « unes » des journaux alternent : victoire de Trump aux Etats-Unis, revenu universel en Finlande, Brexit en Europe, Podemos en Espagne, etc. Même alternance sur les fils de nos réseaux sociaux : violence dans des camps de réfugiés, ouverture d'une coopérative solidaire de produits bio, photos des victimes des bombardements à Alep, conférence TEDx sur une école à pédagogie participative.

Comment décrire cet « esprit du temps », qui voit émerger des mouvements si contradictoires ? C'est qu'ils répondent ou réagissent à des enjeux identiques, même s'ils le font de manière tout à fait antagoniste.



Comprenons-nous bien, je n'assimile pas l'émergence de mouvements citoyens à la montée des partis populistes xénophobes. Au contraire : je dis qu'on ne peut les comprendre que dans leur contradiction, de façon dialectique. Et la difficulté vient du fait que la ligne de démarcation entre les deux est encore très fine.

Tous dans le même bateau

Pour comprendre, je vous propose une métaphore de la situation actuelle. Imaginons la société que nous avons connue depuis le tournant du XXe siècle comme un gros bateau dans lequel nous étions tous, et dont nous avons en quelque sorte délégué la décision du cap au capitaine et à ses lieutenants. Pour le meilleur et pour le pire, tout le monde participait, de près ou de loin, à l'avancée de ce navire, par conviction ou par obligation. C'est l'Etat moderne bureaucratique. C'est l'Etat de Durkheim et de Weber en sociologie, l'Etat de Hegel en philosophie. C'est le capitalisme d'Etat, c'est l'industrie, c'est la grande distribution.

En fond de cale, ça fait un certain temps qu'on a les pieds mouillés, voire qu'on lutte pour garder la tête hors de l'eau. Et on n'y croit plus.

Rien d'original à dire que ce modèle est en crise. Le bateau coule. Et avec lui, toutes ses institutions. Certains continuent à s'y raccrocher, à penser que ce n'est qu'une mauvaise passe, qu'il suffit d'un peu d'effort et de colmater quelques brèches de-ci, de-là, cahin-caha. Mais ceux-là sont probablement tout en haut du bateau, aux commandes, sur les ponts les plus hauts. En fond de cale, ça fait un certain temps qu'on a les pieds mouillés, voire qu'on lutte pour garder la tête hors de l'eau, face aux trous béants dans la coque. Et on n'y croit plus.

Survivre en pleine mer

Bref, nous sommes toutes et tous livrés à nous-mêmes, en pleine mer. Et une mer plutôt agitée. Alors, de là, apparaissent trois manières de s'en sortir.

D'un côté, il y a celles et ceux qui ont décidé de prendre leur destin en main : « *Le gros bateau dans lequel nous étions coule ? Construisons nos petites embarcations, organisons-nous, partageons nos ressources, nos connaissances, afin de faire face à la situation* ». Ceux-là se disent que si la société et ses institutions ne peuvent plus remplir leurs missions, il faut reprendre les choses en main : s'auto-organiser pour s'alimenter, se loger, se chauffer, se déplacer, se faire entendre.

Quelles sont ces dernières bouées de sauvetage auxquelles on délègue le soin de nous maintenir hors de l'eau ? Ce sont toutes les personnalités ou les mouvements qui nous promettent qu'en se raccrochant à eux, on pourra survivre.

A côté, il y a celles et ceux qui n'ont pas eu la possibilité de se construire leur petite embarcation, qui ne savent pas nager, ou qui savent nager, mais pas en pleine mer, dans le froid et la tempête. Ceux-là n'ont qu'un moyen de ne pas mourir, c'est de se raccrocher à n'importe quel objet flottant – probablement un vestige du navire – qui passe à leur portée. Et de s'y raccrocher, comme à une bouée de sauvetage. De s'y abandonner totalement, comme à une dernière possibilité de ne pas finir noyé. Est-ce qu'on peut les comprendre ? Evidemment ! Personne n'a envie de mourir noyé ! Mais quelles sont ces dernières bouées de sauvetage, auxquelles on délègue le soin de nous maintenir hors de l'eau ? Ce sont toutes les personnalités ou les mouvements qui nous promettent qu'en se raccrochant à eux, on pourra survivre. Ou mieux, « *revivre comme avant* ». « *Make America Great Again* », retrouver l'indépendance du Royaume-Uni, sauvegarder l'« identité française » menacée par l'immigration. C'est se raccrocher à tout prix à ce qui permettra de survivre en tant que Français, qu'Allemand, qu'Américain, que catholique, que blanc. Mais c'est aussi survivre en tant que musulman, dans cet Occident qui serait perverti. L'islam radical de Daech est tout autant une bouée de sauvetage pour de jeunes musulmans qui auraient l'impression de ne pas pouvoir vivre en tant que tel, en Occident.

Et entre les deux, il y a tous les autres. Toutes celles et ceux qui n'ont pas (encore) pu se lancer, avec d'autres, dans la construction d'une petite embarcation, et qui ne se reconnaissent pas dans les bouées de sauvetage auxquelles se raccrocher. Ils essaient de survivre, et se démènent pour garder la tête hors de l'eau. Mais ils risquent de se noyer, par épuisement, ou par abandon. De se noyer dans les médicaments, dans l'alcool. De se noyer dans l'abandon, dans la perte de sens. Ils risquent de « perdre pied ». Ils risquent le burn-out, la dépression.



Illustration de Willy Stöwer, Bettmann / Corbis.

Si vous visualisez bien ces trois manières d’agir en pleine mer, et que vous comprenez bien à quels faits et phénomènes sociaux ils renvoient, dites-vous bien que tous ces gens sont encore très proches les uns des autres. Tout simplement parce que le bateau vient de couler. D’où le fait qu’il est parfois difficile de distinguer ce qui relève de telle ou de telle tendance. Ils sont en fait tellement proches qu’une même personne peut encore hésiter entre chacune de ces voies. Plus encore, elle peut un peu toutes les tester. Elle peut commencer à participer à des initiatives citoyennes dans son village, en contribuant à une AMAP ; avoir l’impression d’être proche du burn-out dans le cadre de son job ; et être tentée de s’en remettre complètement à une philosophie qui la sauvera, aussi ésotérique soit-elle. J’en connais, des gens comme ça. Vous aussi.

Trois rapports au pouvoir

Ces trois voies représentent trois rapports au « pouvoir » lorsque « le Pouvoir » (avec une majuscule, c’est-à-dire les structures détentrices de pouvoir) perd de sa légitimité : se réapproprier une forme de pouvoir, au moins sur soi (ce qu’on appelle généralement l’ « Empowerment »), abandonner tout pouvoir (et s’en remettre dans les mains d’un leader, d’une cause), ou sentir qu’on perd progressivement le pouvoir (comme lorsqu’on perd pied, que le sol se dérobe sous nos pas).

Trump, le climato-sceptique américain, et les mouvements écologistes européens se rejoignent sur une même critique du TTIP

La concomitance est telle entre ces trois voies, qu’un journal peut titrer, sur la même page : « *Trump*

convainc la classe ouvrière défavorisée », « Rennes, les habitants se mobilisent pour atteindre l'autosuffisance alimentaire », « Royaume-Uni. Le nombre de burn-out augmente ».

Et c'est dans la même contradiction qu'on peut comprendre que Trump, le climato-sceptique américain, et les mouvements écologistes européens se rejoignent sur une même critique du TTIP, pensé par les actuels dirigeants des deux côtés de l'Atlantique.



On pourrait multiplier les exemples de la contradiction dialectique entre ces rapports au pouvoir. Ainsi, au niveau des médias, tant critiqués depuis l'élection de Donald Trump, la contradiction se joue entre : la volonté d'être son propre média (« *Don't hate the media, become the media* »), comme ce fut le cas dans le cadre des mouvements Occupy, Indignés, Nuit Debout, etc. ; le rejet de tout média institutionnel et la confiance absolue dans les sources qui paraissent les moins institutionnelles (sites conspirationnistes, etc.) ; ou ne plus savoir quoi croire, qui croire, lorsqu'on se sent noyé dans la surabondance d'informations, tout aussi contradictoires qu'inintéressantes.

La crise de la démocratie représentative peut également être lue à travers le prisme de ces formes contradictoires de rapport au pouvoir : se constituer en liste citoyenne (« *Si les partis ont coulé avec le gros bateau d'une démocratie qui ne nous représentait plus, créons notre propre mouvement participatif, prenons le pouvoir* ») ; voter pour un parti « populiste / xénophobe » (« *Pénalisons celles et ceux qui ont fait n'importe quoi avec le pouvoir que nous leur avons confié, au point de couler le navire, et remettons notre sort dans les mains de celle/celui qui pourra nous sauver* ») ; s'abstenir (« *A quoi bon, de toute façon, nous n'avons aucun pouvoir, autant ne pas aller voter* »).

« Jeter le bébé avec l'eau du bain »

On entend assez souvent qu'il faut « *tirer les leçons de l'élection de Donald Trump* », ou du Brexit. Mais quelles sont-elles ? Premièrement, la rupture entre le peuple et ses dirigeants s'inscrit dans un sentiment d'abandon, ressenti par ce peuple, à l'égard de ces derniers, restés sur le navire qui coule : « *Nous leur avons confié le pouvoir de nous diriger, qu'en ont-ils fait ?* »

Deuxièmement, les partis populistes xénophobes gagnent du terrain non seulement lorsque les cadres politiques traditionnels (partis, institutions, etc.) ne répondent plus aux attentes de la population, mais aussi lorsque les alternatives sont empêchées. Ainsi, c'est lorsqu'on n'entend pas la demande d'une autre Europe, plus proche des préoccupations des citoyens, qu'on voit émerger le rejet de l'Europe. Idem pour la mondialisation : « *Si une autre mondialisation que celle dictée par les structures financières supranationales est impossible, alors replions-nous derrière nos frontières nationales* ». La victoire de ces formes de populisme consiste souvent à jeter le bébé avec l'eau bain.

Ces projets de partage au niveau local, loin d'être réservés aux bobos, pourraient aider les populations les plus paupérisées à garder la tête hors de l'eau

Troisièmement, nous ne sommes qu'au tout début du processus. Le tableau que dresse la métaphore du bateau montre que les trois groupes sont encore très proches l'un de l'autre. Bien sûr, tout indique qu'ils ne feront que s'écarter, mais à l'heure actuelle, ils n'ont fait que deux ou trois brasses dans un sens ou dans l'autre. Il est donc encore possible qu'ils passent d'un groupe à l'autre. Il est encore possible que les déçus de l'Europe se lancent dans des projets coopératifs de construction d'une autre Europe plus proche de ses citoyens, plus proche de sa terre, plus proche du quotidien, plus proche des préoccupations citoyennes relatives à la santé, aux conditions de travail, à l'environnement. Il est encore possible que les déçus de la politique se remettent à voter, non pas pour des leaders leur promettant de les sauver, mais pour des mouvements citoyens auxquels ils pourraient réellement participer. Tous ces mouvements, ces coopératives alimentaires, ces projets de partage au niveau local, loin d'être réservés aux bobos, pourraient aider les populations les plus paupérisées à garder la tête hors de l'eau, et à réacquérir un vrai pouvoir, une autonomie, une vision positive de notre avenir commun.

Mais l'inverse est tout aussi possible. Tel est l'enjeu.